

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



La poésie québécoise

Trois lectures autrement dites de Hugues Corriveau, Pierre-Hervé Lemieux et Jean-Louis Major

Hugues Corriveau, Gilles Hénault : *lecture de Sémaphore*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, 163 p., « Lignes québécoises TEXTUELLES ».

Pierre-Hervé Lemieux, *Entre songe et parole. Structure du Tombeau des rois d'Anne Hébert*. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, 249 p., « Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française », no 15.

Jean-Louis Major, Paul-Marie Lapointe : *la nuit incendiée*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, 136 p., « Lignes québécoises TEXTUELLES ».

Joseph Bonenfant

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, J. (1979). La poésie québécoise : trois lectures autrement dites de Hugues Corriveau, Pierre-Hervé Lemieux et Jean-Louis Major / Hugues Corriveau, Gilles Hénault : *lecture de Sémaphore*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, 163 p., « Lignes québécoises TEXTUELLES ». / Pierre-Hervé Lemieux, *Entre songe et parole. Structure du Tombeau des rois d'Anne Hébert*. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, 249 p., « Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française », no 15. / Jean-Louis Major, Paul-Marie Lapointe : *la nuit incendiée*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, 136 p., « Lignes québécoises TEXTUELLES ». *Lettres québécoises*, (13), 40-42.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La poésie québécoise

Trois lectures autrement dites

de Hugues Corriveau, Pierre-Hervé Lemieux et Jean-Louis Major

Comment se porte l'analyse de la poésie québécoise ? — Pas trop mal, merci.

Quand on vient de lire trois études fort sérieuses, fouillées, éclairantes, on a l'embarras du choix devant les discours possibles. Insistera-t-on sur leurs points communs ? Sur leur allure différente ? Sur le phénomène global de relecture qu'elles mettent en valeur ?

C'est un fait que les livres récents de Hugues Corriveau sur Hénault¹, de Pierre-Hervé Lemieux sur Anne Hébert², de Jean-Louis Major sur Paul-Marie Lapointe³ arrivent à point nommé dans l'évolution de notre critique. Le temps serait-il passé des raccourcis de manuels, des effleurements anthologiques, des compendiums panoramiques ? Non, sans doute. Mais il était temps que la lecture s'attarde sur les textes, écrive ses analyses et s'essaie à des synthèses fragmentaires. Ces rapports sont précieux. Ils nous changent des articles de journaux et de revues, des colloques, des congrès, des communications brèves qui pullulent sur les oeuvres de notre poésie.

Autre remarque générale, aucune des trois études ne plaque une grille sur l'oeuvre, comme le voudrait une horrible pratique universitaire qu'on voit se répandre partout comme la peste. S'ils liaient ces études, MM. Albert Léonard et Jean Éthier-Blais ne pourraient pas accuser leurs auteurs d'être les épigones des petits maîtres parisiens qui foisonnent autour de la dépouille de Saussure, de Marx ou de Freud, ces fantômes mal-faisants. Ils se réjouiraient de leur indépendance intellectuelle, de leur autonomie critique. Je m'en réjouis moi aussi, mais pas exactement pour les mêmes raisons.

*
* *

Si l'on prenait d'abord le *Hénault* de Corriveau. Il s'agit d'une *lecture de Séma-phore*; rarement aura-t-on lu sous-titre plus exact. Le livre est composé avec habileté. Un coup d'oeil sur la table des matières vous en convaincra. SÉMAPHORE, ou le texte à étudier; OUVRE-TURE, ou l'entrée dans le jeu sur le jeu, dans le signe du signe. LE MOT, ou la première distribution de la matière à analyser. Suit l'analyse des douze séma-phores, sous le titre simple de TEXTE. Puis L'OEUVRE, puis L'ENVOI. Enfin une interview avec Gilles Hénault. Le tout s'achève par des repères biographiques et bibliographiques. Que peut-on désirer de mieux ?

Cet ordre suggère qu'il serait facile de faire un résumé. Mais étant donné l'écriture de l'analyse, cette entreprise serait impossible; si elle était possible, elle serait inutile. Je veux dire que Corriveau maintient une tension entre l'analyse ponctuelle (tel mot, telle ligne, telle strophe) et les références mythiques, anthropologiques. L'imaginaire travaille dans le proche et dans le lointain; la lecture est textuelle (linguistique) et culturelle (translinguistique). On a pu reprocher à Corriveau de trop citer Bachelard, Jung, Durand. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il y ait citation abusive. Je veux dire que le texte de l'analyse reste prépondérant, unificateur. Il y a maîtrise et de l'analyse et de l'écriture. C'est ainsi que j'explique l'intérêt que j'ai pris à suivre le fil d'une lecture qui s'ajoutait à la mienne.

Le plus admirable de ce livre est la science du signe. Pas seulement dans le texte, mais dans la culture. Non seulement le signe linguistique, mais le signe poétique. Sous ce rapport, le chapitre intitulé LE MOT (pp. 19-38) est une très bonne introduction au signe, je dirais au

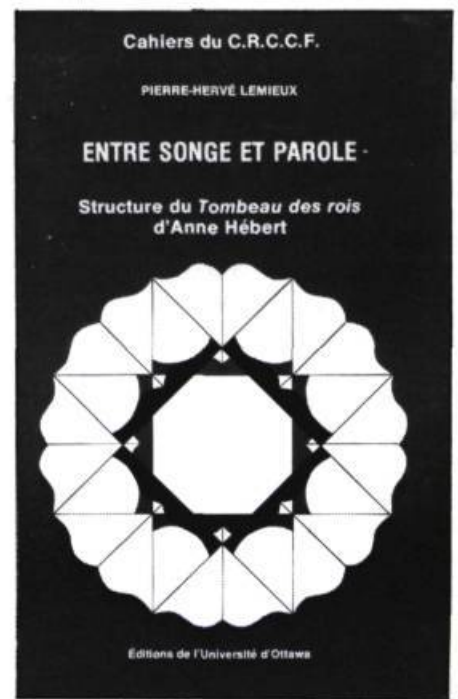
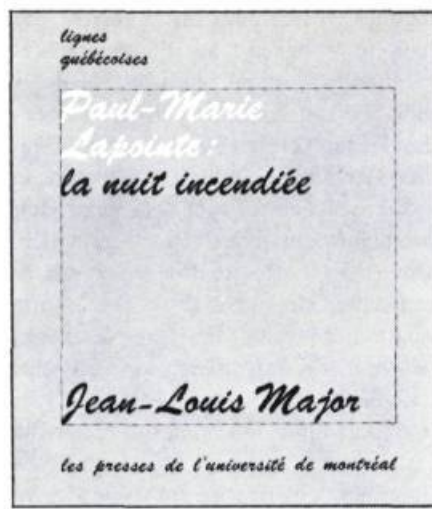
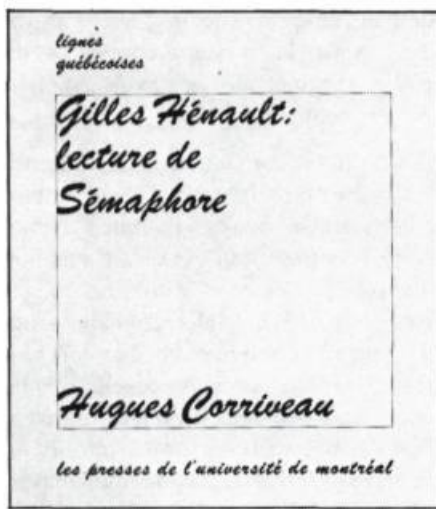
signe-sens. La documentation d'appui est impressionnante, mais moins que la pensée. Ainsi la critique, ici, cherche-t-elle à se penser dans l'écriture et, à travers des signes, à projeter sa communication. De sorte qu'on pourrait faire valoir la citation suivante autant en faveur du texte analysé qu'en celle du texte analysant :

Chacun des signes est une clé dans un texte précis, comme le cri, comme le Temps, comme l'horloge, comme le cercle et tous les autres. Ils aident à la formation du texte et informent sur son sens. Mais plus loin, au-delà, ils ouvrent le texte, le portent et le confirment comme signe unique et englobant. C'est alors l'avènement du texte lui-même comme signe des signes. La formation, l'organisation des signes produit un signe supérieur qui est le texte majeur (p. 111).

Lecteur attentif, analyste exigeant, Corriveau affermit et impose, dans cette étude, un don évident d'écrivain. Cela arrachera un soupir de surprise (ou de jalousie) à maints directeurs de mémoire de maîtrise qui n'ont pas eu souvent le plaisir de nondiriger avec tant de succès un travail universitaire. On pourrait tirer de l'interview que Hénault a accordée au critique un extrait qui me paraît bien mettre en valeur le travail en question :

L'auteur n'est pas un lecteur absolument privilégié, au contraire. Très souvent, il ne voit pas ce qu'il a fait. Certains aspects de ses textes ne lui apparaissent que beaucoup plus tard. Il est autre déjà quand il voit ses textes et qu'il les redécouvre (. . .) L'oeuvre est toujours multidimensionnelle, polysémique (p. 134).

Dans cette interview, Hénault manifeste certaines préoccupations éclairantes,



utiles pour tout lecteur. Mais parfois leur expression directe semble quelque chose d'ajouté au texte même de *Sémaphore*, ou à l'ensemble de l'oeuvre. Accumuler ne joue pas dans le même sens qu'intégrer. C'est dire la différence entre l'interview, parole du poète, et l'analyse, parole de son critique. Et aussi la limite de chacune de ces paroles. Autrement dit, Hénault, revenant sur son oeuvre, l'éclaire d'un jour nouveau, disons culturel, même si c'est de façon dichotomique. Corriveau, pour sa part, sans négliger les références culturelles, d'ici et d'ailleurs, en reste à l'analyse du texte en faisant jouer les signes qui la composent. C'est comme la limite de l'enfermement textuel, ou l'impasse de l'analyse ponctuelle. Disant cela, je ne crois pas signaler une faiblesse ou une incapacité de l'analyse, mais celles de toute lecture, souvent étroite, souvent fermée à toute raison extérieure ou à toute déraison méthodique. Il n'y a donc pas de lecture ultime ou terminale. La lecture refermée sur l'oeuvre est sans doute l'expérience la plus transitive vers la lecture ouverte sur la vie, ou sur l'écriture nouvelle, toujours possible. Corriveau en donne une bonne preuve.

*
* *
*

Les mêmes remarques vaudraient pour le livre de Pierre-Hervé Lemieux, belle-ment intitulé *Entre songe et parole* et sous-intitulé *Structure du TOMBEAU DES ROIS d'Anne Hébert*. Avec cette différence que Lemieux s'est lancé à corps perdu dans une analyse hautement technique qui utilise les données de la mémoire mécanique d'un ordinateur bienfaisant. Non seulement le lecteur est

plongé dans le texte, mais on lui maintient la tête sous le texte.

Ce que l'écriture n'organise pas, chez Lemieux, c'est l'organisation qui l'écrit. En effet la thèse, posée au début, est simple. L'auteur situe, existentiellement, pourrait-on dire, *Tombeau des rois* comme épreuve cruciale entre la nuit du songe de *Songes en équilibre* (de onze ans antérieurs) et le jour de la parole de *Mystère de la parole* (de sept ans postérieurs). Entre 1942 et 1960, 1953 devient l'oeuvre de passage, le chemin ouvert de l'évolution. *Tombeau des rois* joue une « fonction dialectique de transition organisée », un « rôle de bascule dialectique ». Séduisante, l'hypothèse est donnée d'emblée. Les vingt-sept poèmes analysés deviennent autant d'étapes d'un cheminement, de points (brillants ou obscurs) d'un parcours sous plusieurs rapports exemplaire.

Avant d'aller plus loin, louons l'humour de l'auteur. Au seuil d'un livre de 249 pages, quel lecteur ne suivrait avec la reconnaissance la plus entière le conseil qui lui est donné :

Un lecteur averti en valant deux, on préférera peut-être alors lire cet ouvrage à la façon chinoise, c'est-à-dire, par la fin, en allant, tout de suite après ce Prologue, consulter l'Épilogue synthétique qui réunit en faisceaux les résultats parfois surprenants de la recherche longue, tâtonnante et obscure du poète comme du commentateur (p. 14).

C'est ce que j'ai fait, ne me croyant pas pour autant autorisé à ne pas lire le livre. Là, on acquiert la conviction que la démonstration a eu lieu, que l'hypothèse a été vérifiée, et fort minutieusement.

En réalité, le livre parle de l'oeuvre entière d'Anne Hébert, sauf du dernier roman. *Tombeau des rois* met toute l'oeuvre en abyme dans vingt-sept poèmes où, progressivement, les thèmes se forment, se développent, se métamorphosent. On passe des mauvaises intimités aux bonnes ouvertures en même temps que d'un régime nocturne à un régime de grand jour ouvert. Le plus surprenant est que cela se passe dans l'écriture, que cet « accueil de l'aube » se fasse par elle. Les mots, relevés, ordonnés, sériés, unis, séparés, deviennent autant affaire de vie et de mort que de silence et de parole, de songe et d'imaginaire que de réalité et de réalisme. Le mérite de Lemieux est d'avoir vérifié sur l'ensemble de nombreux textes la vérité qui cherchait à se dire dans une petite phrase d'Anne Hébert en 1967 : « Mais voici que le songe accède à la parole », et d'avoir trouvé le point d'appui de cette vérité (qui est une illustration) dans *Tombeau des rois*, une oeuvre que la critique avait bien située au point-charnière de la littérature québécoise (1953) autant que de toute la production d'Anne Hébert, mais qu'elle n'avait peut-être jamais analysée aussi attentivement pour le prouver.

Il n'est pas question de nier que *Tombeau des rois* soit une oeuvre d'Anne Hébert et date de 1953. C'est notre lecture d'aujourd'hui, avant tout, qui compte. Mais *Tombeau des rois* est aussi une oeuvre québécoise, comme on dit

couramment. L'auteur n'avait pas à toute force à la situer dans notre contexte socio-culturel. Mais son lecteur ne peut s'empêcher de le faire. L'épilogue contient des allusions à Saint-Denys Garneau, qui a modernisé notre poésie en la fixant dans un de ses moments historiques. Anne Hébert a pu doubler sur sa gauche le poète mort trop tôt. C'est arrivé, c'est normal, mais ce n'était pas prévisible. Il reste qu'à plus de vingt-cinq ans de distance, *Tombeau des rois* ne révèle pas encore tous ses secrets, que sa lecture reste ouverte et que les résultats qu'elle produira sont encore imprévisibles. C'est pourquoi j'aimerais attribuer au livre de Lemieux la même qualité d'oeuvre critique-charnière, dans le discours accumulé sur l'oeuvre tant poétique que romanesque d'Anne Hébert, que lui-même attribue à *Tombeau des rois* dans une production individuelle autant que dans la littérature québécoise. Dans les deux cas, une oeuvre poétique et une description critique organisent la transition entre un *avant* obscur et un *après* dégagé. Anne Hébert en a fait la preuve, Lemieux nous en convainc ; la critique québécoise peut désormais faire cette preuve, Lemieux en a établi, fort éloquemment, les prémisses.

*
* *
*

Point de départ, évolution, point d'arrivée, tout cela a du sens chez Anne Hébert. La même temporalité vaut-elle chez Paul-Marie Lapointe ? Dans son livre, qu'il intitule splendidement, pour la surprise : *Paul-Marie Lapointe : la nuit incendiée*, Jean-Louis Major propose une lecture synchronique d'une oeuvre qui semble dès l'abord s'être rendue au bout d'elle-même.

1962 : *Sémaphore*. Signaux pour les voyants, ou les éclats de lumière dans une nuit. 1942 : la nuit des *songes en équilibre* sur le point du jour ; 1953 : la percée de lumière hors des *tombeaux des rois*. 1948 : *la vierge incendiée*, suivi, ou entrecoupé, de *nuit du 15 au 26 novembre 1948*, autre texte fulgurant. Vraiment le hasard, qui regroupe les trois études examinées dans ce compte rendu, me met dans la gêne. Je me sens incapable de bien faire la synthèse qui résulte de mes trois lectures. Aucun des auteurs n'avait à la faire, mais chacun l'a faite involontairement, souvent par des re-

marques incidentes sur l'époque de l'oeuvre ou par le biais d'allusions métatextuelles, littéraires et/ou idéologiques. Ce qui se donne successivement chez Hénault et chez Anne Hébert, ce qui ainsi s'annonce progressivement dans la poésie québécoise, tout cela se produit instantanément chez Paul-Marie Lapointe. Les cent textes du *vierge incendiée* sont autant de signes de la fulguration d'un jour nouveau ; les textes de la longue *nuit* de novembre, plus lisibles maintenant, portent les signes d'un jour volontiers futur, inaccompli, qui appelle des lectures audacieuses. Jean-Louis Major nous en offre une authentiquement nouvelle.

Les concepts qu'il utilise n'ont rien de tarabiscoté. Qui ne comprend instantanément ce qu'est une vision, « écoute de ce qui en soi naît et prend forme, à quoi l'on donne voix et syntaxe de son corps » ; « logique du langage plutôt que logique des choses, écoute du langage et perception des choses et de soi en lui confondus, plutôt que restitution du langage aux choses » ? Ce qu'est la circularité : « qui s'établit dans l'énonciation par l'équivalence entre le sujet de la représentation et son lieu, chacun prenant forme de l'autre » ? Ce qu'est l'expérience du langage, l'équivalence, la contamination ? Et surtout le concept-clé : celui de l'interaction métaphorique, lexicale, paronymique, syntaxique, etc. ? Enfin ce qu'est le *je* dans le langage :

En fait, toute vision est, dans le Vierge incendié, une définition de soi hors de soi. D'où la valeur de « décentrement transnarcissique », par quoi le je se reconnaît dans le devenir même du langage (p. 81).

Major consacre la majeure partie de son analyse au *Vierge incendié*, soit six chapitres. Les trois autres sont respectivement consacrés à une synthèse de ce recueil, à l'analyse de la *nuit* et à une conclusion, intitulée suggestivement « désormais », pour montrer que le début d'un temps nouveau se marque autant dans l'écriture et la publication de l'oeuvre que dans ses lectures indéfiniment recommencées.

L'expérience du *vierge*, selon Major, se rapporte au *je* se percevant à travers le langage. La formulation est heureuse. Surtout en permettant d'énoncer la différence avec la *nuit* où le *je* s'expose hors

du langage qu'il ordonne ; la *nuit* devenant ainsi la « contre-épreuve » du *vierge* et projetant « un savoir exacerbé par ses contradictions ».

Une autre formulation de la différence est encore plus frappante : « le rapport entre ces deux oeuvres marque l'inéluctable contradiction entre l'intention d'absolu du poème et les limites du langage » (p. 127). L'idée courante serait de situer la contradiction dans un seul texte, ou dans un seul recueil. Établie entre deux oeuvres différentes (publication décalée dans le temps, miroirs du langage différents), la contradiction rend plus vive l'intention d'absolu et plus visibles les limites du langage. Qu'est-ce à dire sinon que la lecture lit mieux quand elle sait établir entre les oeuvres de telles différences, plus vives que nombreuses, au point que chacune ne laisse aucun doute sur son autonomie.

Jean-Louis Major s'est patiemment colleté à une oeuvre difficile à lire. C'est un leurre de croire qu'on peut lire plus facilement en 1979 le *Vierge incendié*. (Ou *Sémaphore*, ou *Tombeau des rois*). Bien sûr, nous avons lu les oeuvres ultérieures, et bien d'autres choses. Mais les textes, en tant qu'événements de langage et que langage jumelé d'un moi et d'un monde, ne sont jamais faciles à lire. Il faudra toujours de patients lecteurs pour offrir, hors des *nuits* et des *tombeaux*, le langage *incendié*.

Joseph Bonenfant

1. Hugues Corriveau, *Gilles Hénault : lecture de Sémaphore*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, 163 p., « Lignes québécoises TEXTUELLES ».
2. Pierre-Hervé Lemieux, *Entre songe et parole. Structure du Tombeau des rois d'Anne Hébert*. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, 249 p., « Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française », no 15.
3. Jean-Louis Major, *Paul-Marie Lapointe : la nuit incendiée*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, 136 p., « Lignes québécoises TEXTUELLES ».